

Olga Knipper et Anton Tchekhov : la vie comme théâtre

Ta main dans la mienne

Louise Vigeant

Numéro 110 (1), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2004). Compte rendu de [Olga Knipper et Anton Tchekhov : la vie comme théâtre : *Ta main dans la mienne*]. *Jeu*, (110), 159–161.

Olga Knipper et Anton Tchekhov : la vie comme théâtre

Anton Tchekhov
et Olga Knipper.

Il y aura bientôt trente ans que Peter Brook a investi les Bouffes du Nord, un lieu théâtral devenu mythique à Paris, tant ses murs semblent avoir retenu dans leurs aspérités tous les mots qu'ils ont entendus, les atmosphères qu'ils ont abritées. Le théâtre, qui date de 1876, avait été abandonné depuis 1952 quand le metteur en scène anglais l'a découvert au début des années 70. Ému par « les marques de la vie » que portait le lieu, il a décidé de s'y installer mais sans le rénover. Un bon nettoyage et la restauration des fauteuils devaient suffire pour permettre la réouverture du lieu en 1974. Ainsi les murs sont-ils

décolorés, les balcons décatés et les planchers de bois craquentent. Mais le passé ici respire. Et, précisément pour cela, se dégage de cette salle une beauté insolite qui prédispose immédiatement le spectateur au mystère théâtral.



Ta main dans la mienne

TEXTE DE CAROL ROCAMORA, D'APRÈS LA CORRESPONDANCE ENTRE OLGA KNIPPER ET ANTON TCHEKHOV ; ADAPTATION DE MARIE-HÉLÈNE ESTIENNE. MISE EN SCÈNE : PETER BROOK ; DÉCORS ET COSTUMES : CHLOÉ OBOLENSKY ; ÉCLAIRAGES : PHILIPPE VIALATTE. AVEC NATASHA PARRY ET MICHEL PICCOLI. COPRODUCTION DU THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD ET DE LA FUNDACIÓN DE LA COMUNIDAD VALENCIANA CIUDAD DE LAS ARTES ESCÉNICAS, PRÉSENTÉE AUX BOUFFES DU NORD, À PARIS, DU 28 OCTOBRE AU 28 DÉCEMBRE 2003.

En soi, donc, le lieu est devenu décor. Les scénographes qui y travaillent ne peuvent faire abstraction de cette architecture traitée comme archéologie. Pour *Ta main dans la mienne*, une pièce de Carol Rocamora, d'après la correspondance entre Anton Tchekhov et Olga Knipper, le demi-cercle avançant dans le public qui tient lieu de scène était recouvert d'un grand tapis délimitant une aire de jeu où les deux célèbres personnages allaient se chercher, se frôler, se retrouver et se perdre. Une table, des chaises et, de part et d'autre du tapis, des ballots où étaient déposés quelques accessoires à portée de main, voilà le décor. Tout autour, des « allées » où le jeu allait parfois se transporter, par exemple quand Tchekhov part à la pêche, mais qui allaient surtout être cet espace « hors jeu » de la mort, à la fin. Espace vide, comme les aime Peter Brook, pour qu'advienne la parole. Le théâtre est, ici, le seul maître. Le théâtre que l'on va voir comme celui que l'on va évoquer.

Le spectacle fait entendre la correspondance que Tchekhov a entretenue pendant six ans avec l'actrice Olga Knipper, qu'il a connue en 1898 alors qu'elle jouait dans *la Mouette*, et qu'il a épousée en 1901, malgré leur écart d'âge, malgré le fait aussi qu'il se savait malade – il allait d'ailleurs mourir de la tuberculose trois ans plus tard. Ils ne vécurent que très peu ensemble, Tchekhov résidant surtout à Yalta et voyageant souvent seul alors qu'Olga Knipper poursuivait sa carrière à Moscou. Leur relation épistolaire prit donc une grande importance: ils se racontent le menu quotidien autant qu'ils échangent des propos sur l'art et le théâtre, ainsi que, inévitablement, sur leur mariage.

Au fur et à mesure des échanges, le spectateur apprend comment s'est nouée et développée leur relation, comment les pièces de l'auteur sont accueillies par le public partout où elles sont montées, comment vit Tchekhov, débonnaire bien que fragilisé par la maladie, et comment avance son travail d'écriture. L'actrice et l'auteur forment un couple attachant: la première, d'abord éblouie par le maître, se révélant une épouse attentive – en dépit de sa vie un peu frivole à Moscou –, l'autre, toujours surpris qu'elle lui trouve du charme. Natasha Parry et Michel Piccoli jouent ces deux amants avec une grande aisance, et surtout beaucoup de chaleur et d'âme.

Cette distribution peut paraître étonnante, les comédiens étant nettement plus âgés que leurs personnages (Tchekhov n'a que quarante-quatre ans quand il meurt); toutefois, le spectateur est rapidement conquis par le jeu sensible des interprètes, qui misent plus sur la représentation des humeurs et des tempéraments que sur le réalisme pour faire croire à ces personnages hors du commun. Le théâtre n'est-il pas le lieu par excellence des illusions? Par ailleurs, ils semblent ainsi avoir cumulé les expériences de vie de tous les héros tchékhoviens.

Michel Piccoli crée un personnage à la fois touchant et drôle. Le grand acteur propose un Tchekhov souvent enfantin dans sa quête d'affection, plaisantin quoique lucide, mais aussi très tendre. En outre, la polyvalence de l'acteur permet au spectateur de sentir, sous l'attitude et les poses, les angoisses de l'auteur de *la Cerisaie*. Ce qui revient à dire que le jeu montre la crise intérieure, thème omniprésent dans l'œuvre de l'écrivain russe, plus qu'elle n'est formulée. De fait, on reconnaît autant, sinon plus, les personnages de l'auteur que Tchekhov lui-même. L'air parfois d'être un peu à côté de ses pompes, celui-ci apparaît évanescent, à la limite un peu faible, préférant la pêche à l'écriture, où cependant l'on ne voit rien transparaître du soigneur dévoué qu'était le médecin Tchekhov, hormis son grand cœur.

À vrai dire, le sujet principal de ce spectacle est le théâtre lui-même. En effet, tant l'installation – la connotation de la grande tenture rouge en fond de scène est claire –, que les propos des protagonistes indiquent bien que l'ensemble se propose comme



Olga Knipper dans
le rôle d'Éléna Andreevna
(*Oncle Vania*).



Tchekhov en 1889.

une réflexion sur le théâtre. Tchekhov et Olga ne manquent pas de commenter les mises en scène de Stanislavski qui, au dire de l'auteur, « ne comprend rien à [son] travail » ni à ses « comédies ». En dehors de cette anecdote fort connue, certaines phrases, par exemple quand il dit : « On ne peut pas faire son chemin dans l'art sans faux pas », laissent transparaître les sentiments du créateur qui n'hésitera pas non plus à déclarer : « J'adore le théâtre. Je déteste le théâtre. Il m'a tout donné. »

Quand Tchekhov soutient que les gens longtemps dans le chagrin sifflotent, en évoquant le personnage de Macha dans *les Trois Sœurs*, qu'Olga s'apprête à incarner sur scène, on ne peut s'empêcher de percevoir dans ces propos sa propre philosophie de la vie. La désinvolture, à ne pas confondre avec l'insensibilité, constituant la seule attitude qu'il ait pu développer devant l'implacabilité de certaines situations. Ce qui arrive à Macha « est affreux, n'est-ce pas ? », dira-t-il encore à Olga, alors « Souris, mon ange », lui conseillera-t-il. Proposition de jeu que Brook a manifestement appliquée à sa direction d'acteur en ce qui concerne l'interprétation du personnage de Tchekhov lui-même. Souvent, l'ironie vient à la rescousse du mari incertain, ainsi est-ce en souriant qu'il lance à Olga, en défi, des phrases comme : « Je vais me pendre sans toi. »

Parmi les plus beaux moments du spectacle, on retiendra les bribes de pièces connues, spécialement la fin de *la Cerisaie*, alors que l'on entend, en citation, quelques coups de hache qui s'abattent sur les arbres. *Ta main dans la mienne* devient alors une sorte de palimpseste où se superposent personnages, situations, atmosphères, qui font revisiter la vie et l'œuvre de Tchekhov pour le plus grand plaisir du spectateur qui touche là, lui semble-t-il, à l'intime.

À la toute fin, alors qu'Olga, émouvante veuve, se plaint du sort que leur amour a connu, Tchekhov revient inopinément dans l'aire de jeu pour l'entourer de ses bras une dernière fois et lui souffler : « Regarde la neige qui tombe... où est le sens ? » Réplique d'outre-tombe d'un auteur qui n'a jamais prétendu avoir de réponse. ■